

LA LIBYÉ ET SES HABITANS,

PAR LE GÉNÉRAL MINUTOLI.

(SUITE ET FIN.)

DANS le désert, les météores sont souvent à craindre. Le 28 octobre, le vent de sud-ouest, que les Arabes nommoient *mérisy*, et qui passe pour causer des maladies, souffla très-fort; il continua pendant toute la journée du lendemain. Le 30, à dix heures du matin, il tourna à l'est; vers deux heures après midi, il devint un cham-sin; le thermomètre marqua 27 degrés; le soir, il revint à son point précédent.

Le 31, les loups firent entendre tout autour de nous des hurlemens affreux; je voulois tirer sur quelques-uns de ces animaux qui s'étoient avancés jusqu'à ma tente, mais mon bras malade m'empêcha de tenir mon arme.

Le 1^{er} novembre, le temps fut d'abord supportable, ensuite il tomba de la pluie, et le ciel se couvrit de plus en plus; tout annonçoit un orage; des éclairs sillonnoient l'horizon. Tout à coup s'éleve un vacarme terrible. Le cheikh et

son gendre s'élançant sur leurs chevaux, et partent au grand galop; les autres Arabes courent aux armes en poussant de grands cris, et suivent leurs chefs à l'endroit où les chameaux avaient été conduits. Quant à nous, ils nous abandonnoient à notre destin. L'apparition de quelques Arabes à cheval avoit occasionné cette rumeur; car, dans le désert règne une guerre continuelle: la main de chacun est levée contre tous. Aperçoit-on des hommes dans le lointain, aussitôt on suppose que ce sont des voleurs. Cette fois, ce n'étoient que de paisibles chasseurs d'autruches; ils accompagnèrent le cheikh au camp, et furent régalez. Il avoit plusieurs fois entrepris avec eux des chasses fort heureuses; ce sont des expéditions très-pénibles, mais profitables.

Le 2, à dix heures du soir, il s'éleva une tempête violente qui renversa ma tente. Fort heureusement je prévis l'accident, et je ne tardai pas à sauter hors de mon lit; toutefois une des parois de la tente que le vent avoit détachée, me poussa avec force contre une autre. Un de mes compagnons et mon domestique qui couchoient dans ma tente, le cheikh qui accourut et le mamelouk, essayèrent inutilement de la maintenir en place. Les Arabes dormoient si profondément, que ni la tempête, ni la voix tonnante du cheikh, ni nos cris réunis, ne purent les réveiller. Je suis persuadé que ces anciens récits de

camps entiers égorgés par un seul homme, ou du moins par un petit nombre, sont vrais à la lettre. Enfin, grâce à nos efforts communs, la tente fut redressée ; et, pour affermir les pieux et les cordes qui la soutenoient, nos Bédouins ne se firent nul scrupule de démolir des tombeaux arabes qui étoient près de là, et en prirent les pierres dont ils chargèrent les pieux.

Il y avoit beaucoup de scorpions parmi ces pierres ; le mamelouk et un Arabe furent piqués. Aussitôt celui-ci écrasa l'animal sur la blessure, et l'autre la cautérisa avec le feu. Ces deux moyens curatifs sont regardés comme les plus sûrs pour ces sortes d'accidens. Enfin, nous pûmes nous livrer au repos, mais la tempête et la pluie continuèrent pendant toute la nuit.

Le 3, nous trouvâmes l'air agréablement rafraîchi, et la poussière abattue. Le Bir - Ouadi-Rabbia donna abondamment de l'eau ; on en recueillit aussi avec des gobelets dans les trous des rochers, et les chameaux furent abreuvés aux flaques d'eau que la pluie avoit formées çà et là. Le cheikh m'ayant annoncé qu'à l'exception de deux pains il n'avoit plus de vivres pour ses Arabes, et que la provision d'orge pour les chevaux ne pouvoit plus suffire que pour cinq jours, de sorte qu'en séjournant plus long-temps dans ce lieu, nous courrions risque de mourir de faim, et qu'il falloit voyager à marches forcées pour

arriver en quatre jours à Stouah; je résolus de sortir dès le lendemain, quoique mon bras ouvert eût encore exigé quelques jours de repos.

En conséquence, le 4 novembre, à sept heures du matin, nous nous réunîmes en route.

Pendant notre séjour près de Bir-Ouadi-Rabbia, les Arabes tuèrent un loup qu'ils avoient attiré par le moyen d'une panse de chèvre. Il étoit plus petit que celui que l'on voit ordinairement en Europe, mais très-gras. Les Arabes se hâtèrent de l'écorcher, le firent rôtir, et le mangèrent avec beaucoup de plaisir. Un docteur de la loi, qui arriva dans le camp peu de temps après le repas, et qui reconnût de quel animal ils s'étoient régales, les en reprit très-sévèrement, et leur en fit un cas de conscience. « Le loup, leur dit-il, doit être classé avec les chiens: c'est une viande défendue et impure. » Ces Arabes crurent atténuer leur péché, et s'excusèrent en répondant que le loup étoit très-gras. En général, les Arabes se montrent, dans toutes les occasions, des sectateurs très-tênes de la religion de Mahomet.

Une fois, un bruit épouvantable s'éleva dans notre camp pendant la nuit. Mon mamelouk accourut en criant aux armes! le cheikh tempétoit, les chevaux effarouchés se précipitoient vers ma tente: c'est qu'un Arabe armé s'étoit montré sur un chameau au milieu de nos bêtes de somme qui païssoient, et qu'on le prenoit pour l'éclair-

reur d'une troupe nombreuse. Je m'avançai, avec un de mes compagnons et mon domestique, hors de ma tente, m'attendant à voir un combat furieux ; mais il se trouva que le prétendu voleur étoit encore un chasseur d'autruches, ami du cheikh, qui avoit été envoyé par ses compagnons pour puiser de l'eau aux sources voisines de notre camp de Mogara. Quand on l'eut reconnu, il fut amené au camp, choyé et régala. Ravi de cet accueil, il promit à notre cheikh de lui montrer le chemin des lacs de natron que celui-ci ne connoissoit pas. Notre sommeil avoit été interrompu, la quantité de cousins ne nous permettoit plus d'espérer de repos ; dès deux heures après minuit, nous nous remîmes en chemin.

Quelques jours après cette rencontre, qui eut lieu entre Siouah et le Caire, nous en fîmes une autre qui nous causa bien moins d'inquiétudes, même dès le premier moment. Le 24 novembre, dans la soirée, nous observâmes que le terrain, nu et salé, commençoit à être vivifié par quelques buissons. A la nuit tombante, nous atteignîmes le camp des Arabes Jovaïsi, qui étoit dressé sur les bords d'un des lacs de natron ; et occupoit une longueur d'un demi-mille. Le cheikh de cette tribu étoit un des beaux-pères du nôtre : nous fûmes accueillis très-amicalement.

Le camp qui étoit éclairé offroit un aspect très-animé ; tout étoit en mouvement, hommes, che-

vaux , chameaux , troupeaux bêlans ; les chiens aboyent , les poules caquetoient ; des hommes et des enfans étoient assis tranquillement au coin du feu , ou bien s'occupaient de quelque chose : c'étoit un véritable tableau de la vie patriarcale. Tout le monde nous salua affectueusement , et répondit à notre salut. Mon cheikh avoit pris les devans pour annoncer notre arrivée à son beau-père ; celui-ci , comme chef de tribu , avoit sa tente , conformément à l'usage des Arabes , à l'extrémité du village mobile. Nous fûmes donc obligés de le parcourir dans toute sa longueur , pendant que les chiens , dont le nombre sembloit s'accroître à chaque instant , nous poursuivoient d'une tente à l'autre en aboyant. Arrivés à l'extrémité du camp , un Arabe prit mon cheval par la bride , me pressa obligeamment d'en descendre et d'entrer dans la tente du cheikh , où je fus obligé de m'asseoir sur un tapis vis-à-vis d'un feu pétillant.

J'avois à peine fini de passer en revue ma nouvelle compagnie , qu'une femme , sans voile , entra pour faire écrire quelque chose. Encouragé par sa présence , un enfant se présenta ; je lui donnai quelques pièces de monnaie et un petit couteau : ce qui , je m'en aperçus , fit grand plaisir à la famille ; d'autres femmes et des enfans qui étoient dans la pièce voisine , séparée seulement par un rideau de celle où nous étions , me regar-

dèrent d'un œil curieux : ma présence sembloit leur causer une surprise extrême. Aucune des femmes ni des filles ne prit la peine de se voiler, les femmes des Bédouins étant généralement bien moins gênées que celles des fellahs et des habitans des villes.

On faisoit de grands préparatifs pour nous régaler splendidement; ce qui ne pouvoit que me plaire beaucoup après la maigre chère à laquelle nous étions accoutumés, depuis sept semaines que nous parcourions le désert; mais la chaleur de la tente étoit si insupportable, et certains insectes s'y trouvoient en telle quantité, que je cherchai un prétexte d'en sortir. Je parlai donc de la maladie d'un de mes compagnons, qui ne s'étoit pas encore complètement remis depuis le bivouac du 21 au 22 novembre, et je représentai qu'il étoit de mon devoir de me tenir auprès de lui et de le soigner. Cette excuse, d'ailleurs très-fondée, fut admise, et je sortis de la tente où j'étouffois. Je trouvai mon compagnon couché sur une couverture à la belle étoile. Les Arabes avoient cependant entassé des paquets autour de lui pour le mettre à l'abri du vent. Aucun de nos Arabes ne se montrait, d'ailleurs la nuit étoit très-noire; il me fut donc impossible de faire dresser ma tente. La politesse du cheikh qui voulut absolument que je vinsse m'établir chez son parent,

coûta cher à mon pauvre malade, car son état empira.

Bientôt on m'apporta, de la part du cheikh, un gigot de mouton rôti, des œufs, du beurre et du pain : je trouvai l'eau très-bonne, si bien que ce fut un des meilleurs repas que j'eusse jamais fait. L'eau surtout me parut être un véritable nectar ; et, quoiqu'elle fût un peu trouble, elle ne le cède pas beaucoup à l'eau du Nil. Je m'attendois d'autant moins à être ainsi régalé, que le sol sablonneux de ce canton est entièrement impregné de natron.

Les lacs de natron occupent une étendue d'environ 3,000 en longueur et de 1,200 à 1,500 pas en largeur, c'est-à-dire d'un bout de la vallée à l'autre, car la largeur totale du Ouadi est d'un mille et demi. On compte six lacs ; les deux plus considérables sont nommés *Birket el Douarah* ; je n'ai pas appris que les autres fussent désignés par des dénominations particulières. L'eau de ces lacs baisse et hausse d'après le degré de chaleur ou la quantité de pluie. Dans les mois les plus chauds, quelques lacs sont, dit-on, entièrement à sec ; il est donc très-peu vraisemblable qu'ils communiquent avec le Nil, dont ils sont éloignés de sept milles allemands. Leur produit n'est pas constamment le même ; ils donnent tantôt plus, tantôt moins de muriate de carbone ou de sul-

fate de soude, que l'on trouve cristallisé dans l'eau.

Le natron que l'on retire de ces lacs est employé en partie en Egypte, où l'on s'en sert pour blanchir le lin et pour fabriquer le verre ; le surplus est expédié pour l'Europe ; malheureusement il n'est pas assez purifié. Si cette opération facile à effectuer se faisoit sur le lieu même où on le récolte, sa valeur seroit infiniment plus considérable.

La tribu des Jovaïzi, dont j'étois si inopinément devenu l'hôte, s'occupe particulièrement du transport du natron ; d'autres Arabes vivent aussi dans ce Ouadi ; les uns y ont des demeures fixes, d'autres sont errans : ils y sont attirés par la bonne qualité de l'eau, et l'abondance, en certains endroits, des fourrages pour les chameaux et les bêtes de somme.